

Gaétan Soucy ou l'écriture du pardon

Francine Bordeleau

Numéro 97, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37354ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bordeleau, F. (2000). Gaétan Soucy ou l'écriture du pardon. *Lettres québécoises*, (97), 13–15.

Gaétan Soucy ou l'écriture du pardon

ENTREVUE
Francine Bordeleau

À quarante ans, grâce à — ou à cause de — un texte très littéraire, Gaétan Soucy est devenu célèbre. Mais ce livre apparaît d'abord comme un moment charnière, certes important, dans une œuvre dont n'ont encore été posés que les premiers jalons. Par-delà la rumeur médiatique, l'écriture et les thèmes élaborés dans ses trois romans affirment avec évidence que Gaétan Soucy possède la stature d'un écrivain puissant.

DES LIVRES QU'IL A ÉCRITS, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* n'est pas celui qu'il préfère. À propos de ce texte qui fut terminé en un mois à peine (entre le 27 janvier et le 24 février 1998, est-il précisé à la fin du roman), Gaétan Soucy dira d'ailleurs : « J'étais seul et désespéré quand j'ai écrit ce livre. Et lorsqu'il a été fini, je n'avais aucune idée de sa valeur. » On sait la suite : le roman, publié à l'automne de 1998, suscita le dithyrambe critique et obtint un succès public qu'au printemps 1999, à la faveur du Salon du livre de Paris dont le Québec était l'invité d'honneur, les éloges unanimes des médias français ont relancé.

« Les événements ont joué pour moi, commente aujourd'hui un Soucy plutôt modeste. Les journalistes français ne connaissent pas ce qui se publie ici, ils ont demandé à leurs collègues québécois, et ceux-ci ont parlé de mon livre... »

Pendant plus d'une année, *La petite fille...* aura figuré sur les listes de best-sellers. Du rarement vu pour un texte aux qualités si littéraires, qui de surcroît n'a pas le format, apparemment prisé du grand public, de la saga. Du rarement vu, aussi, pour le Québec, qui de toute évidence ne

sait encore trop quelle attitude adopter envers ses créateurs — et *a fortiori* ses auteurs — d'envergure. Gaétan Soucy, qui semble un écrivain plutôt secret et peu friand de publicité, a dû consacrer l'année 1998-

1999 à répondre aux sollicitations diverses, et parfois aux attaques. « La célébrité autour du livre a été une épreuve, d'autant qu'il m'a fallu reconquérir ma liberté intérieure », confie-t-il.

La petite fille qui aimait trop les allumettes a donc transformé Gaétan Soucy en vedette. Et la carrière de ce roman, qui a connu au moins une dizaine de tirages, n'est pas terminée. Déjà on l'enseigne dans les cégeps, ce qui constitue, dans le cas d'un livre aussi récent, un privilège insigne. Les pourparlers en cours indiquent en outre qu'il sera vraisemblablement traduit dans une dizaine de langues, dont l'hébreu. Et être traduit, souligne Soucy, « ça crée en l'écrivain l'espoir que son texte a une portée qui débordé les cadres de sa propre communauté ».

Sheila Fischman assurera la traduction anglaise de *La petite fille...* Elle a effectué, déjà, celle de *L'acquiescement*, le deuxième roman de Soucy. « La traduction a été décidée avant le succès de *La petite fille...* », précisera le principal intéressé. Publié en 1997, *L'acquiescement* remportait, l'année suivante,



le Grand Prix du livre de Montréal. Intitulée *Atonement* (et publiée par le Groupe Anansi), la traduction anglaise, pour laquelle Soucy n'a que des éloges — « Le texte français est dépouillé, le texte anglais somptueux, et c'est parfait ainsi : Sheila a très bien saisi l'intention du roman » —, a été lancée à Toronto en novembre dernier.

Le « mystère du mal »

Dans son œuvre encore jeune, c'est justement *L'acquittement* que l'écrivain préfère. Soucy, déjà, y explorait un univers annonciateur de celui de *La petite fille...* En 1946 le héros de *L'acquittement*, baptisé Louis Bapaume, retourne dans le village qu'il a quitté depuis vingt ans et où il fut, au temps de sa jeunesse, maître de musique et organiste. S'il effectue, en l'avant-veille de Noël, pour une journée seulement et pendant une tempête de neige, le retour — ou plutôt : le pèlerinage, tant il s'agit d'un voyage primordial — à Saint-Aldor, c'est dans le but d'expié une faute (mais l'a-t-il vraiment commise, cette faute ?), d'en demander l'acquittement. La tâche de Bapaume, personnage littéralement rongé par la culpabilité, dévoré par elle, ne consiste pas qu'à régler ses comptes avec le passé : pour lui il s'agit pratiquement de se laver d'une sorte de péché originel en s'accusant auprès des personnes lésées, et en obtenant d'elles le pardon.

L'Immaculée Conception, publié en 1994, est, comme le dit Gaétan Soucy, « le livre des fondations », un livre touffu — de ces quelque 350 pages, on aura

peut-être une certaine peine à dégager un centre — dans lequel l'écrivain dessine ce qui apparaît pour l'heure comme sa typologie intérieure. On découvre ici, pour la première fois, le village récurrent de Saint-Aldor ; un incendie, déjà, joue dans l'histoire le rôle d'élément primordial ; des fautes hantent à jamais ceux qui les ont commises et exigent réparation ; de gravissimes secrets enfouis dans les strates du passé ne seront que partiellement révélés ; des personnages ne parviennent pas à s'affranchir de la douleur du deuil ; les identités sexuelles semblent confuses, en tout cas pas vraiment figées ; et même si l'action se déroule en bonne partie à Montréal, vers 1925, l'auteur table d'évidence sur l'intemporalité, voire sur l'a-topie. Le Montréal de ce premier tiers du xx^e siècle est en effet réduit à sa plus simple expression, apparaît plutôt flou, et ce flou qui connote la dimension spatio-temporelle sera exacerbé dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Ce roman qui emprunte à la fable est une fois de plus situé à Saint-Aldor — nous l'apprenons grâce à un détail infime —, autant dire nulle part, et en un temps jamais défini.

Mais avec *L'acquittement*, soulignera Soucy, « j'ai affronté le nœud de ce qui constitue mes obsessions existentielles : le pardon, le deuil, la mort de ceux qu'on aime, le mystère du mal, la gemellité, aussi... » Et d'ajouter : « L'incipit de *L'acquittement* pourrait être en épigraphe de toute mon œuvre. »

Ce roman s'ouvre un peu à la manière d'un essai :

■ *La catastrophe essentielle qui fonde la réalité du monde, c'est la mort inéluctable de ceux qu'on aime. À qui prétendrait*

croire à l'irréalité des choses, il suffirait de rappeler la réalité du deuil.

Voilà qui n'a rien d'étonnant quand on connaît le parcours de l'écrivain. Après avoir étudié la physique et les mathématiques (à l'Université de Montréal), il a bifurqué vers les études littéraires, puis vers la langue et la culture japonaises — il a d'ailleurs fait plusieurs séjours au Japon —, et pour finir vers la philosophie, qu'il enseigne maintenant au cégep Édouard-Montpetit. Les trois livres de Soucy sont ainsi traversés de réflexions, de références, de propositions éthiques qui ressortissent à la philosophie — plus explicitement exprimées, sans doute, dans *La petite fille...*, où sont nommés Spinoza et Saint-Simon —, et sous-tendues par la question fondamentale du pardon.

L'Immaculée Conception, *L'acquittement* et *La petite fille qui aimait trop les allumettes* « constituent une trilogie du pardon, c'est ce qui fait l'unité des trois premiers livres, et ce ne serait pas une incongruité que de les publier sous une même couverture », dira du reste l'écrivain. Cependant, ajoutait-il, « je ne sais pas du tout en quoi consiste le pardon, si j'avais une théorie du pardon, je l'aurais écrite ».

L'acquittement, qui tout entier tourne autour de cette question, n'en dira guère plus. Ainsi Louis Bapaume, à la fin, reconnaîtra simplement qu'

■ *il savait avant même de l'entreprendre que son acte ne le guérirait pas de lui-même. Ce n'est certes pas pour se sentir mieux après qu'il était venu jusqu'ici implorer son pardon.*

Architecture et voix

D'un livre à l'autre, Gaétan Soucy épure. Et densifie, donc. *L'Immaculée Conception* a des allures de roman à tiroirs et à chausse-trappes. Quelque placard que l'on ouvre, on tombe sur un cadavre, et chacun pourrait tout aussi bien se rapporter à une histoire parallèle. De cette fiction lourde de sens, de mystères, d'horreurs et de symboles enchevêtrés, il faut accepter d'emblée la narration déroutante, l'alternance des voix, le réalisme mâtiné de fantastique. Au risque de se perdre, il faut accepter, encore, les mystifications d'un auteur quelque peu fantasque qui multiplie les jeux de miroirs et les mises en abyme.

Soucy a ensuite cru bon d'élaguer. Avec 125 pages à peine, *L'acquittement* est un roman compact dans lequel intervient une tout autre stylistique. Ici, l'écriture change, comme si son auteur avait souhaité porter à son comble le pouvoir de l'ellipse et de la condensation. Soucy atteint en même temps au dépouillement extrême, à une grande fluidité, avec une écriture qui semble vouloir se mettre complètement au service du projet expiatoire de Louis Bapaume.

Changement de registre, encore, dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Soucy continue d'y cultiver l'ellipse, d'y assujettir les personnages aux démons d'un monstrueux passé — passé qu'une fois de plus il faudra en bonne partie reconstituer soi-même, en suivant des fils distribués avec parcimonie —, d'y élaborer une réflexion sur la faute et la rémission. Mais ici, et plus que dans ses deux autres livres, il procède quasiment à une réinvention, ou à une reconstruction du langage. Et ne dédaigne pas, bien que le monde évoqué soit d'une indicible horreur, de donner à son texte des accents drolatiques.



Tous mes personnages ont leur voix propre. Quand on écrit, il faut d'ailleurs respecter la voix de chacun. C'est peut-être ainsi que je puis le mieux expliquer les différences stylistiques, les tonalités distinctes qui commandent à mes trois livres.

De la nuée de figures inventées par l'écrivain — les Remouald Tremblay, Clémentine Clément, Grand Roger de *L'Immaculée Conception*, les Louis Bapaume, lieutenant Hurtubise, Julia et Geneviève von Croft de *L'acquittement*... —, c'est sans doute la narratrice de *La petite fille*... qui a su le plus imposer sa voix à Soucy.

J'avais l'impression d'écrire sous la dictée [de cette voix], ce qui me semble une idée outrageusement romantique. Et je suis un ardent ennemi du romantisme. Mais je ne saurais expliquer autrement ce qui est survenu durant l'écriture de *La petite fille*... Dire qu'on est sous l'emprise de la voix d'un personnage apparaît aussi comme le contraire de la liberté créatrice. Or — et tout le paradoxe est là —, je me sentais extrêmement libre par rapport à l'écriture.

Malaise dans la civilisation

Le dernier roman de Gaétan Soucy tire sa genèse d'une nouvelle qu'il a écrite vers l'âge de dix-huit ans.

Ce texte de jeunesse n'a rien de commun avec *La petite fille*..., sauf la première phrase ou le premier paragraphe [« Nous avons dû prendre l'univers en main mon frère et moi car un matin peu avant l'aube papa rendit l'âme sans crier gare »]. Mais je l'ai relu récemment et j'ai alors senti qu'il se passait quelque chose, que je devais aller voir plus loin.

Un texte presque oublié aura donc servi de déclencheur à un livre qui se présente comme une formidable aventure de langage. Aventure à laquelle Sayaka, sa propre fille, a en quelque sorte contribué. « Plusieurs expressions viennent d'elle », dit l'écrivain. S'inscrivent en outre, dans le texte, « quelque chose de la syntaxe japonaise, une influence, aussi profonde que subreptice, de l'expérience japonaise ».

Avec *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Gaétan Soucy ne craint pas d'affirmer qu'il a écrit « un livre profondément féministe : c'est l'histoire d'une conquête de la féminité, et d'une critique radicale de la civilisation ».

On doutera, pendant une bonne partie du livre, du sexe véritable du narrateur, de ce *je* qui se réclame du masculin et s'attribue le titre de « secrétaire ». Dès le début, Soucy sème en effet les indices subtils d'une « confusion générique » permettant plutôt de croire en l'existence d'une narratrice.

« Le jeu de la confusion des genres n'est pas gratuit : la narratrice en arrivera en effet à la réappropriation de son identité générique — identité qu'avait niée le père — à travers l'invention du langage. »

C'est une fable au climat bien étrange, qui semble d'abord emprunter au fantastique et au merveilleux, que *La petite fille*... Un jour, donc, le père meurt : suicide par pendaison. Il a été missionnaire, puis est devenu un riche propriétaire de mines. Il imposait pourtant à ses

enfants une existence plus qu'austère dans un manoir en ruine et les maintenant à l'écart du monde. Nous sommes en fait en présence d'un père démiurgique — ses enfants inclinent du reste à croire qu'il les « a façonnés avec de la boue » —, d'une sorte de patriarche biblique qui s'infligeait des pénitences et chaque année sacrifiait un bouc.

Il n'est pas innocent que, d'entrée de jeu, les deux « fils » se demandent quoi faire avec le corps. « J'ai composé avec les situations fondamentales de la civilisation : comment disposer d'un cadavre, qu'est-ce qui établit la différenciation des sexes... », dit Gaétan Soucy. En même temps l'écrivain, qui truffe son roman de références à l'Histoire et à la philosophie, s'attaque aux bases de la civilisation représentée notamment, dans *La petite fille*..., par « la religion sacrificielle du père ». Il aimerait qu'on ne s'y trompe pas : c'est le patriarcat qui est ici mis à mal, par le biais d'une narratrice engagée dans « la conquête de soi-même par le langage » et l'écriture.

Et l'écriture, pour Gaétan Soucy, c'est la vie. « Je n'entrevois pas la vie sans l'écriture », insiste-t-il. Pour lui l'acte de création est peut-être, ultimement, une façon d'être généreux, une façon d'être bon, de faire du bien aux autres ». Et quand devenons-nous bons ? Sans doute lorsque nous avons foncièrement conscience de cette idée que « tous, nous partageons le même sort : la mort ».

Bibliographie
L'Immaculée Conception, Montréal, Laterna Magica, 1994.
L'acquittement, Montréal, Boréal, 1997.
La petite fille qui aimait trop les allumettes, Montréal, Boréal, 1998.



XYZ. La revue de la nouvelle



Recevez en prime
Cet imperceptible mouvement de Aude
 (valeur 14 \$)
 avec un abonnement d'un an à
 XYZ. La revue de la nouvelle



Abonnement
 1 AN / 4 NUMÉROS
 20 \$

Thème du numéro 61:
Nouvelles d'une page

NOM _____
 ADRESSE _____
 VILLE _____
 CODE POSTAL _____ TÉL. _____
 CI-JOINT: CHÈQUE MASTERCARD VISA
 NO _____ EXP. _____ / _____
 SIGNATURE _____ DATE _____

61

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle
 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
 Téléphone: 514.525.21.70 • Télécopieur: 514.525.75.37
 Courriel: xyzed@mlink.net